

## MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE BOURBON

(MADAME ROYALE)

DUCHESSE D'ANGOULÊME ET DAUPHINE DE FRANCE



RETRACER la vie de la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, c'est dire l'histoire de l'une des princesses les plus malheureuses des temps modernes.

Mais cette existence douloureuse eut toujours pour soutien trois forces supérieures à l'adversité : une haute piété, une résignation angélique et le sentiment du devoir et du sacrifice porté à son degré le plus élevé.

Une enfance heureuse, qui la promettait à une destinée brillante, elle, la fille du roi de France, une adolescence abreuvée des plus tragiques chagrins, une jeunesse triste passée loin de son pays, quelques années de calme dans sa patrie, et l'exil encore pour la fin de ses jours, tel est le résumé de la vie de cette princesse si digne d'une plus heureuse destinée par son haut caractère et ses grandes vertus.

Marie-Thérèse Charlotte, née le 19 décembre 1778, fut le premier enfant que mit au monde la reine Marie-Antoinette, après huit années de mariage. Le roi, la cour, la nation, espéraient un

dauphin. Aussi la naissance de la petite princesse, qui faillit coûter la vie à sa mère, fut-elle accueillie avec un certain sentiment de déception. Mais le cœur des parents domina aussitôt cette impression pénible.

« Pauvre petite ! dit la reine, vous n'étiez pas « désirée, mais vous ne m'en serez pas moins chère ; « un fils eût plus particulièrement appartenu à « l'État. Vous serez à moi, vous aurez tous mes « soins, vous partagerez mon bonheur, et vous « adoucirez mes peines ».

La pauvre reine ! elle ne croyait pas si bien prédire l'avenir.

Son deuxième enfant fut le premier dauphin, mort en 1789 à l'âge de huit ans, et le second dauphin, Louis-Charles, duc de Normandie, né en mars 1785, fut l'infortuné Louis XVII, mort captif au Temple.

Marie-Antoinette avait apporté à la cour de France les mœurs familiales et les goûts simples de la cour d'Autriche. Elle aimait la vie d'intérieur, fuyait l'ennuyeuse étiquette et s'occupait directement de l'éducation de ses enfants.

Qui ne connaît, au moins par la gravure, le magnifique portrait, peint par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, où la jeune et charmante souveraine groupe autour d'elle ses trois enfants ? Madame Royale y apparaît déjà comme une ravissante fillette.

De ses deux belles-sœurs, la comtesse de Provence et la comtesse d'Artois, la reine préférait de

beaucoup la seconde, princesse tout entière consacrée à ses enfants, le duc d'Angoulême et le duc de Berry. Déjà les deux mères se complaisaient dans un projet d'union entre l'aîné des deux petits princes et Madame Royale.

Les premières années de la jeune princesse furent donc des plus heureuses et des plus choyées; mais la reine voulait diriger elle-même son éducation, à cet âge tendre où les notions élémentaires du bien s'incrument pour la vie dans un jeune cœur, dans un esprit encore neuf. Tous les matins, on amenait la petite princesse à sa mère, qui assistait aux leçons, sachant montrer pour la royale élève autant de sévérité que de tendresse. Marie-Antoinette tenait essentiellement à lui apprendre elle-même les vérités de notre sainte religion. Combien devait être touchant et d'une moralité élevée, le spectacle de cette reine se préoccupant d'abord d'être une vraie et tendre mère, faisant réciter ses prières à la fillette, élevant son jeune cœur vers Dieu, jetant enfin dans son âme les bases solides de cette piété admirable qui la soutint dans toutes les cruelles épreuves de sa vie.

Sa tante, la douce Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, s'occupait aussi de former son esprit et son jugement, en lui apprenant l'ordre, la régularité et la patience, qualités précieuses qu'elle conserva toujours, et qui lui furent du plus utile secours.

Madame Royale adorait cette tante charmante, dont elle devait partager l'affreuse captivité; dirigée par ces deux âmes d'élite, elle devenait chaque jour de plus en plus pieuse, obéissante, appliquée à tous ses devoirs, et chose qui ne gêne aucune vertu, elle promettait d'égaler sa mère en beauté.

Toute la jeunesse de Marie-Thérèse se trouvant liée jour par jour aux événements de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, il est indispensable d'y faire de brèves allusions au cours de ce récit. Il serait donc intéressant de consulter l'histoire de ces différentes époques, afin de mieux comprendre celle de la fille de Louis XVI.

L'orage révolutionnaire, en éclatant, vint arracher la jeune princesse à la vie calme de ses premières années; elle dut suivre le sort de ses parents infortunés, qu'elle ne quitta plus jusqu'au moment où ils lui furent arrachés pour être livrés au bourreau.

Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, la populace furieuse envahissait le château de Versailles, et l'enfant brusquement réveillée était amenée en hâte près de sa mère, qui s'était enfuie de ses appartements, à peine vêtue.

Le lendemain avait lieu ce retour de la famille royale à Paris, dans le carrosse entouré, précédé d'hommes portant en triomphe au bout de leurs piques les têtes des gardes du corps massacrés la veille.

Ce fut ensuite cette fuite de Varennes (21 juin 1791) dont le récit, cent fois fait, reste toujours un des

plus émouvants épisodes de ces temps tragiques. Madame Royale en a laissé une intéressante relation. La famille royale avait pris des déguisements et de faux noms pour échapper à toute surveillance pendant le voyage. Le petit Dauphin, alors âgé de six ans, portait un costume de fille dans lequel il était charmant; avec l'ignorance de son âge, il dit à sa sœur « qu'il croyait qu'on allait jouer la comédie, parce qu'il était déguisé. »

Triste comédie, qui tourna au tragique. La malheureuse famille, arrêtée au moment où elle allait être en sûreté, fut ramenée à Paris; — bientôt après eurent lieu les terribles journées de captivité aux Tuileries, pendant lesquelles la jeune Marie-Thérèse entendait les vociférations de la populace sous les fenêtres du château; enfin la séance à l'Assemblée, dans cette loge étroite où, durant seize heures, la famille royale resta enfermée, assistant aux débats hostiles, aux décrets injurieux prononcés contre elle.

Pas un instant, la jeune princesse ne quitta ses parents à travers toutes ces cruelles épreuves et celles qui les attendaient encore. Avec eux, elle monta dans le carrosse qui les mena, le 13 août 1792, dans la sinistre prison du Temple.

Madame Royale n'avait pas encore achevé sa quatorzième année, mais déjà son jeune cœur fortement trempé par une solide piété, son jugement très formé, lui donnaient la force, le courage nécessaires pour supporter la souffrance, les chagrins les plus affreux, augmentés encore par cet ensemble de persécutions misérables et d'infortunes sans nom qui allaient composer son existence pendant plusieurs années.

Elle passa donc brusquement du bien-être, du luxe royal d'un palais, de l'empressement de serviteurs dévoués et respectueux, de tout ce qui forme l'existence heureuse d'une princesse royale, à un logement misérable, dépourvu de tout.

On donna au roi, son père, une chambre à peine éclairée par une fenêtre, avec une alcôve sans rideaux, où gisait un grabat, et quatre pauvres sièges. Deux lits de sangle dressés dans une cuisine, voilà pour Madame Elisabeth et la marquise de Tourzel, la fidèle gouvernante des Enfants de France. Quant à la reine et à Madame Royale, elles furent mises ensemble dans une chambre aussi pauvre, aussi nue que celle du roi.

Les malheureuses femmes manquaient de tout, privées de linge, de vêtements, d'argent. La misère la plus affreuse succédait pour elles au luxe, à l'éclat des grandeurs où elles avaient toujours vécu.

Promptement avisées, la duchesse de Grammont, l'ambassadrice d'Angleterre, envoyèrent, aussitôt qu'elles purent, de quoi vêtir la reine et le petit dauphin, et Marie-Antoinette se vit même obligée d'emprunter quelques chemises.

Mais c'est dans de si dures épreuves que se manifesta la grandeur d'âme appuyée sur la piété.

En dépit des inquiétudes, des tourments, des privations ressentis dans leur captivité, la reine et Madame Élisabeth s'entendirent pour continuer l'éducation de Marie-Thérèse; entre les leçons, toutes trois raccommodaient leur linge comme d'humbles ouvrières.

Chaque jour leur apportait une épreuve nouvelle : départ de la princesse de Lamballe, séparation déchirante d'avec cette amie dévouée de la reine; injures grossières prodiguées chaque jour à la famille royale. Mais le spectacle de l'indomptable fierté de sa mère, de la noble résignation de son père, mûrissait l'âme de Marie-Thérèse dans l'apprentissage de la douleur. Et ce n'était que le début des infortunes qui l'attendaient.

Une seule joie demeurerait aux captifs : vivre et souffrir ensemble.

Elle leur fut enlevée.

Le 20 janvier 1793, Louis XVI s'arracha des bras des siens; le lendemain, il allait à l'échafaud. L'histoire, les mémoires du temps, Madame Royale dans son *Journal*, ont raconté cette scène déchirante.

A partir de ce jour, le système des persécutions s'aggrave encore : des gens ivres envahissent la prison, la chambre de la reine, fouillent dans les pauvres meubles où sont renfermés le peu d'effets et d'objets qu'on lui a laissés. Geôliers et geôlières harcèlent, injurient, dénoncent les trois malheureuses femmes, tandis qu'au dehors, amis fidèles et serviteurs dévoués font d'inutiles tentatives pour les enlever à leur prison.

Enfin, on sépare le petit dauphin, devenu Louis XVII, de sa mère (juillet 1793). Le mois suivant, Marie-Antoinette, ravie à sa fille, est conduite à la Conciergerie, et le 16 octobre, l'infortunée martyre était enfin délivrée de la vie.

Marie-Thérèse ne put connaître le sort de sa mère qu'une année après ! Mais quels déchirements, quelles angoisses, lors de cette séparation, pendant ces longs mois d'ignorance, de ténèbres absolues sur le sort de cette mère adorée ! Il n'y avait plus ni reine, ni princesse, mais seulement une mère, une fille...

Quel cœur peut arriver à ressentir cette passion douloureuse, quelle plume a jamais pu l'exprimer ?

A la pauvre jeune princesse, il restait une seule consolation : la présence de sa douce et pieuse tante. Systématiquement tenues dans un état d'isolement complet, les deux prisonnières ne voyaient plus un être humain, n'entendaient plus une parole, même mauvaise; elles-mêmes faisaient leur lit, balayaient leur chambre, chose bien difficile d'abord « par le peu d'habitude que nous en avions », dit Madame Royale dans son *Journal*. Peu à peu, on leur avait enlevé les sièges commodes, remplacé leur argenterie par de l'étain; les bougies par des chandelles; leur linge disparaissait et l'on y substituait du linge grossier et malpropre.

Puis, par un nouveau raffinement de méchanceté, ce système cellulaire cessa; on trouva préférable d'entrer inopinément, à chaque instant, chez les deux prisonnières pour les insulter en les tutoyant grossièrement. Malgré tout, une douceur suprême leur restait : souffrir ensemble. Marie-Thérèse se la vit enlever quand Madame Élisabeth fut emmenée, elle aussi, le soir du 9 mai, pour être conduite à l'échafaud.

Cette fois, restée seule, sans appui, absolument seule dans sa misère, la jeune fille s'abandonna au plus affreux désespoir. Où était sa mère ? qu'allait devenir sa tante ? En vain elle implore son geôlier : on lui répond évasivement.

Il faudrait un volume pour raconter en détail cette longue captivité au Temple, les injures, les insultes, les privations dont sa tendre jeunesse fut abreuvée. Cependant, ces tourments quotidiens n'étaient rien à côté des séparations douloureuses d'avec les êtres les plus chers à son cœur. Sur le sort de sa mère, de sa tante, on la laisse dans un doute plus cruel peut-être que l'affreuse vérité. Elle resta pendant de longs mois dans cette inexprimable angoisse. Se figure-t-on cette épouvantable situation pour une enfant de quatorze ans à peine ?

Son frère vit encore, cela, elle le sait; mais il est malade, séquestré; elle en reste séparée, elle ne peut l'assister de ses soins, ni le soutenir par sa tendre sollicitude. Jour par jour, ses gardiens ont la cruauté de l'informer de tout ce qui se passe dans la prison du petit Louis XVII.

Quelle force pouvait donc la soutenir elle-même dans cette situation si exceptionnelle, si affreuse, pour une fille de roi, encore si jeune et si durement éprouvée ?

A quelle source puisait-elle cette énergie morale qu'elle gardait malgré tout ?

Les voici, d'après les propres paroles de la princesse, dites bien plus tard à M<sup>me</sup> de Tourzel qui ne les oublia jamais :

— Comment, lui demandait l'ex-gouvernante des Enfants de France, comment avait-elle pu supporter cette longue solitude, et comment pouvait-elle en employer les journées ?

Marie-Thérèse lui répondit :

« Sans religion, c'eût été impossible. La religion fut mon unique ressource et me procura la seule consolation dont mon cœur pût être susceptible. J'avais conservé les livres de piété de ma tante Élisabeth; je les lisais, je repassais ses avis dans mon esprit, je cherchais à ne pas m'en écarter et à les suivre exactement. En m'em brassant pour la dernière fois et m'excitant au courage et à la résignation, elle me recommanda positivement de demander que l'on mit une femme près de moi. Quoique je préférasse infiniment ma solitude à la compagnie que l'on m'aurait donnée alors, mon respect pour les volontés de ma tante ne me permit pas d'hésiter.

« On me refusa et j'assure que j'en fus bien aise.  
 « Ma tante ne prévoyait que trop le malheur  
 « auquel j'étais destinée et m'avait accoutumée à  
 « me servir seule et à n'avoir besoin de personne.  
 « Elle avait arrangé ma vie de manière à en em-  
 « ployer toutes les heures. Le soin de ma chambre,  
 « la prière, la lecture, le travail, tout était classé.  
 « Elle m'avait habituée à faire mon lit seule, à me  
 « coiffer, à me lacer, à m'habiller. Elle me faisait  
 « jeter de l'eau pour rafraîchir l'air de ma  
 « chambre, et avait exigé, en outre, que je mar-  
 « chasse avec une grande vitesse pendant une  
 « heure, la montre en main, afin de remplacer  
 « l'exercice qui me manquait. »

Malgré son courage et sa résignation, cette solitude de quinze mois fit grandement souffrir la pauvre jeune princesse; heureusement, sa santé ne s'en ressentit point. Privée d'air, de soleil et de l'exercice si nécessaire à son âge, son corps n'en continua pas moins à se développer dans la plénitude de la jeunesse, de même que son âme admirable sut se développer par la piété, bien que sevrée de toute affection, de toute tendresse.

Elle en éprouvait cependant un tel besoin qu'elle dit encore dans son *Journal* :

« Si l'on met auprès de moi une personne qui  
 « ne soit pas un monstre, je sens que je ne pour-  
 « rai m'empêcher de l'aimer. »

Quelle pitié douloureuse de pareils mots ne font-ils pas ressentir !

Ils n'en éprouvaient pourtant guère, les commis-  
 saires de la Convention qui venaient de temps en  
 temps visiter la prisonnière, la tutoyant, lui par-  
 lant avec rudesse, l'obligeant à se lever au milieu  
 des nuits glacées pour venir leur répondre et les  
 assurer ainsi de sa présence. Robespierre lui-  
 même vint la voir, mais elle ne daigna pas lui  
 parler.

Enfin, au lendemain de l'exécution de ce tyran  
 (thermidor-juillet 1794), événement qui modifia de  
 tant de manières la situation, le régime de la  
 prison s'adoucit pour Madame Royale. Elle eut suc-  
 cessivement deux gardiens, Laurent et Gomin,  
 qui lui témoignèrent des égards, de la déférence,  
 choses auxquelles la pauvre jeune princesse n'était  
 plus habituée et dont son cœur eut la bonté d'être  
 reconnaissant. Ces gardiens découvrirent avec  
 stupeur qu'elle était dans un état lamentable de  
 dénuement, n'ayant plus ni chemises, ni bas, et  
 des chaussures percées. Ils s'empressèrent d'en  
 obtenir pour la prisonnière, trop fière pour se  
 plaindre et pour rien demander.

Enfin, en juin 1795, quelques jours après la  
 mort du jeune Louis XVII, l'orage révolutionnaire  
 s'apaisa progressivement; un vif mouvement d'opi-  
 nion osa s'élever en faveur de la royale orpheline,  
 plongée depuis si longtemps dans le deuil et  
 l'amertume et dont le sort soulevait partout la  
 pitié et l'indignation.

La famille impériale d'Autriche, — la famille de

sa mère ! — qui l'avait si longtemps négligée,  
 presque oubliée, engagea des négociations avec la  
 Convention pour demander qu'on lui remit la fille  
 de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Mais la Convention n'entendait pas lâcher sa  
 proie sans une bonne compensation; elle demanda  
 en échange : cinq représentants du peuple, le  
 ministre, les ambassadeurs français, les principaux  
 détenus livrés au prince de Cobourg par le général  
 Dumouriez; plus, le maître de poste Drouet, les  
 ambassadeurs Maret et Sémonville, faits prison-  
 niers en Italie par les Autrichiens.

On voit à quel prix le Gouvernement révolu-  
 tionnaire estimait son précieux otage.

L'empereur d'Autriche offrait, pour rançon de  
 Marie-Thérèse, deux millions avec échange des  
 prisonniers de guerre des deux pays (1795).

Au cours de ces négociations, la princesse voyait  
 au moins son sort s'adoucir sensiblement : on  
 voulut bien renouveler sa garde-robe délabrée,  
 misérable; on lui donnait livres, crayons, papier,  
 douceurs extraordinaires !

Pour elle, privée même du nécessaire, c'était  
 un luxe véritable; enfin!... elle put sortir de sa  
 cellule et se promener dans le triste jardin du  
 Temple, avec un pauvre vilain chien roux qui l'ai-  
 mait, un être vivant qui voulait bien l'aimer ! Chose  
 plus inespérée encore, le Comité de Sûreté générale  
 arrêta que l'on placerait près de la prisonnière la  
 femme d'un employé d'administration, M<sup>me</sup> Boc-  
 quet de Chantereine; il se trouva que c'était une  
 personne remplie de respect et de sympathie pour  
 la famille royale, de plus, instruite et bien élevée,  
 sachant le latin, l'italien, jouant de la harpe, l'in-  
 strument à la mode de l'époque; elle dessinait  
 également bien.

Quel changement dans la triste existence de  
 Marie-Thérèse ! Elle prit aussitôt cette dame en  
 grande amitié, et ce fut d'elle que la malheureuse  
 enfant apprit le sort affreux de ses parents. Par  
 bonheur, une grande consolation lui arriva pres-  
 que aussitôt; elle put recevoir la visite de la  
 marquise de Tourzel avec sa fille, et de la baronne  
 de Mackau, qui accourut, bien qu'agée et très souf-  
 frante; toutes trois, emprisonnées en 1792 avec  
 la famille royale, avaient été relâchées malgré leur  
 désir de partager sa captivité au Temple. Trois  
 ans après (septembre 1795) elles n'y retrouvaient  
 plus que Madame Royale, laissée alors faible et  
 délicate, et qu'elles revoyaient belle, grande et  
 forte, avec un grand air de noblesse et une res-  
 semblance frappante avec ses parents.

Elles s'embrassèrent en pleurant, en évoquant  
 à travers leurs larmes mille souvenirs chers et dou-  
 loureux. M<sup>me</sup> de Tourzel disant à la princesse com-  
 bien elle désirait la voir sortir de France, délivrée  
 de cette affreuse captivité, celle-ci lui répondit :

« J'éprouve encore de la consolation en habitant  
 « un pays où reposent les cendres de ce que j'ai  
 « de plus cher au monde ». Fondant en larmes,

elle ajouta : « J'aurais été plus heureuse de partager le sort de mes parents que d'être condamnée à les pleurer ! »

Voici le portrait que trace de Marie-Thérèse à seize ans son gardien Gomin, dans le style un peu solennel de l'époque :

« Sa taille était avantageuse ; ses traits, extrêmement délicats dans l'enfance, avaient pris un beau caractère ; ses yeux étaient grands ; ses cheveux, de blonds qu'ils avaient été, étaient devenus châtains. Quoique les femmes, comme les hommes, fussent alors à la *Titus*, elle les avait conservés longs ; elle les portait sans poudre et noués par derrière. Sa mise était une robe de soie puce, seul vêtement qu'elle possédât ; sa coiffure, un fichu attaché par un nœud sur le devant et formant rosette. Ce négligé était relevé par une jeunesse dans sa fleur, à laquelle le malheur donnait une gravité inexprimable ».

On sent, à travers cette description, l'impression que devait produire la fière et noble beauté de cette princesse de seize ans, en dépit de la pauvreté de sa mise.

En relatant à sa famille sa première entrevue avec Madame Royale, M<sup>me</sup> de Mackau répéta ces paroles de Marie-Thérèse :

« Pleurons, lui dit la royale orpheline, mais non sur mes parents ; leur tâche est achevée, ils en ont touché le prix ; on ne leur ôtera pas la couronne que Dieu leur a mise maintenant sur la tête. Prions, non pour eux, mais pour ceux qui les ont fait périr. Quant à moi, ces années si dures ne m'auront point été inutiles ; j'ai eu le temps de réfléchir devant Dieu et avec moi-même. Je suis plus forte contre le mal. Je suis loin de confondre la nation française avec ceux qui m'ont enlevé tout ce que j'aimais le plus au monde. Sans doute, je serais charmée de quitter la prison, mais je préférerais la plus petite maison en France aux honneurs qui attendent partout ailleurs une princesse aussi malheureuse que moi ».

Ces paroles la dépeignent mieux que tout récit.

La prisonnière voyait donc sa captivité s'adoucir encore ; elle pouvait recevoir M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Tourzel et M<sup>me</sup> de Mackau à dîner avec M<sup>me</sup> de Chantierine. On passait ensemble des journées entières, de bonnes et reposantes journées d'intimité, et peu à peu Marie-Thérèse rentrait dans la vie normale ; elle avait pu recevoir des lettres de son oncle Louis XVIII et y faire répondre.

Déjà la Convention avait voté une loi (30 juillet 1795) pour accorder l'échange de la fille de Louis XVI avec les prisonniers redemandés. Mais le Directoire, qui lui succéda (octobre 1795), revint

aux anciennes rigueurs, ferma la porte du Temple et ne permit plus aucune visite. C'est que ce gouvernement nouveau était fort hostile au projet manifesté par l'empereur d'Autriche de marier la fille de Louis XVI à l'archiduc Charles, son cousin ; il craignait que cette union ne fit réparaître des prétentions autrichiennes sur la Lorraine et l'Alsace.

Le Directoire ignorait entièrement que Marie-Thérèse y était toute la première très opposée. M<sup>me</sup> de Mackau ayant fait allusion à ce mariage, la jeune princesse répondit :

« Je ne suivrai en ceci que la volonté de mes parents. Je n'épouserai jamais que le duc d'Angoulême ».

Le soir du 18 décembre 1795, jour anniversaire de ses dix-sept ans, Madame Royale sortait enfin du Temple, où elle était entrée à treize ans et demi. Elle en sortait seule ; les êtres chéris, les amis dévoués qui y étaient entrés avec elle, morts tous, emportés, fauchés par la tourmente révolutionnaire.

On lui avait donné, pour l'accompagner, M<sup>me</sup> de Soucy, au lieu de la marquise de Tourzel qu'elle eût désiré avoir près d'elle. Elle traversa ainsi la France en cinq jours, de Paris à Huningue, en berline de poste, sous le nom de Sophie ; mais cet incognito fut bien des fois trahi, et la voyageuse se vit reçue avec un respect profond ou des acclamations enthousiastes. Partout sa ressemblance avec ses illustres parents la faisait reconnaître.

C'était la liberté !... le grand air, le beau soleil, après la prison et la solitude ; c'étaient les égards, le respect le plus touchant, après les insultes et les outrages.

On fit sortir la fille de Louis XVI de la ville d'Huningue dans un carrosse attelé de huit chevaux. En passant la frontière, elle dit, les yeux pleins de larmes, à ceux qui l'accompagnaient :

« Je quitte la France avec regret, car je ne cesserai jamais de la regarder comme ma patrie ».

L'échange de la princesse avec les prisonniers se fit à Bâle, et là, Marie-Thérèse déclara refuser, tout en remerciant avec politesse, le riche trousseau que le gouvernement français lui avait fait préparer. Il s'y trouvait plusieurs robes de velours rose, de satin blanc, d'organdi brodé d'or, suivant les modes de l'époque, et de riches dentelles. Une seule chose y manquait, que peut-être l'orpheline eût acceptée : des vêtements de deuil.

PIERRE DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)





## PIERRE DE TOUCHE

SUITE



ELLE tressaillit imperceptiblement, en se rappelant ce caprice de son imagination, qui associait plus volontiers Luc lui-même que Raymond aux souvenirs de la Garaye.

— Une histoire ! s'écria Raymond. Oh ! combien je serais heureux si quelque chose de vous pouvait en effet se glisser dans ce que je prépare !

Voulez-vous me la raconter ?

Luc fronça les sourcils, et Marcia secoua la tête.

— Pour qu'elle produise toute l'étendue de son impression, il faut, je crois, qu'elle soit dite dans son cadre.

— Oui, s'écria Luc, au pied de cette tour à demi-effondrée, de ces délicats débris de la Renaissance, dans le silence et la paix des ruines, avec l'atmosphère du passé, et le ciel bleu au-dessus de ce tranquille paysage...

— Mais, si favorable que soit un cadre, ce qu'il contient a sa valeur intrinsèque, je suppose... Si vous essayiez l'effet de votre histoire, mademoiselle Marcia ?

Depuis quelques jours, il lui donnait ainsi son nom, comme à une vieille connaissance, et elle ne protestait pas ; même ce nom lui semblait presque agréable, prononcé par cette voix harmonieuse.

— Oh ! vraiment, vous serez déçu, dit-elle, éprouvant une sorte de répugnance irraisonnée à lui dire l'histoire contée à Luc avec tant d'enthousiasme. Le comte de la Garaye et sa femme, qui avaient d'abord fait de ce joli château un lieu de plaisirs et le rendez-vous de chasses brillantes, furent pris tous deux d'une commune passion : la charité, et transformèrent en hospice et en lieu de refuge leur demeure et leur domaine, soignant les malades de leurs mains, et ne voulant plus connaître du monde que les pauvres et les souffrants...

— C'est héroïque, dit M<sup>lle</sup> d'Espranges.

Raymond avait gardé un silence involontaire, évidemment déçu dans son attente, et trouvant que l'histoire ne valait pas la peine d'être contée.

— C'est très beau, dit-il enfin, mais je ne sais trop sous quel jour on pourrait présenter aujourd'hui un dévouement de ce genre. Nos modernes, très pratiques, se demanderaient pourquoi ce couple charitable ne se borna pas à confier à des sœurs le soin de son hospice, et ne continua pas, tout en visitant de temps à autre les malades, à jouir des plaisirs légitimes de la vie, et à faire l'ornement de leur monde.

Marcia ne répondit pas. Elle sentit comme un désappointement, avec la certitude que toute discussion serait inutile, et ne ramènerait jamais Raymond au même point de vue qu'elle.

— Il n'est pas à craindre que de tels faits deviennent assez fréquents pour priver la société de ses ornements naturels, dit Luc avec une légère ironie. Même pour ceux qui ne se sentent pas appelés à pratiquer tant d'héroïsme, il est bon, cependant, d'avoir à contempler des types sublimes de dévouement... Les grandes choses, même vues de loin, nous impulsioonnent et nous élèvent...

— Ce qui me semble étrange, dit Raymond, répétant sans s'en douter, bien que dans un autre esprit, la réflexion faite jadis par Luc, c'est que le mari et la femme se soient trouvés d'accord pour exécuter ce dessin extraordinaire... Chez l'un d'eux, c'eût été déjà une assez singulière exception.

Marcia sentit de vives couleurs monter à ses joues. Quelque chose d'inexpliqué l'empêcha de répéter pour Raymond la réponse qu'elle avait faite à Luc. Ce fut celui-ci qui répliqua :

— Il me fut dit, jadis, que les mêmes pensées et les mêmes sentiments viennent souvent d'eux-mêmes aux cœurs qui s'aiment ; dès lors, ne doit-on pas admirer cette émulation, cette ardeur pour le bien, qui est l'idéal des unions ici-bas ?

— Oh ! j'admets et je salue l'influence qui s'exerce entre deux êtres vraiment unis, dit Raymond. Seulement, il y a d'autres formes à donner au bien, et celle dont nous parlons me semble trop extraordinaire pour être goûtée à une époque pratique.

— Et cependant, M<sup>lle</sup> de Laubly connaît des imitateurs du comte et de la comtesse de la Garaye.

— C'est très beau, et l'on doit s'incliner même sans comprendre.

Marcia baissa les yeux : elle ressentait une nouvelle et plus complète impression de désappointement. Qu'on ne pût imiter de tels exemples, à la bonne heure ! Tout le monde n'est pas fait pour les mêmes œuvres ; mais ne pas les comprendre, cela lui semblait si singulier ! Et cependant, Raymond paraissait avoir des intuitions de toutes les choses élevées... Il eût admis la fondation d'un hôpital, un don d'argent ; ce qui le dépassait, c'était le don de soi-même, ce dévouement personnel et passionné, sans mesure... La mesure ! Ah ! c'est vrai, il l'avait dit un jour, une génération dont les aspirations sont bornées et les sentiments médiocres, se prend comme type du beau et du bien... Elle n'admet pas ce qui est plus haut qu'elle...

Elle releva les yeux. Quelle belle et noble figure ! Quelle intelligence peinte sur ce front ! Quelle expression dans ce regard ! Pourquoi n'avait-il pas l'élan de Luc d'Espranges, cette faculté de vibrer aux grandes choses, cet enthousiasme, enfin, qui semblait n'avoir jamais échauffé son sang ou mouillé ses yeux ?... Il était plus âgé, plus expérimenté, peut-être... Mais le colonel avait, à son âge, gardé autant de jeunesse et de flamme que son fils... Une affaire d'éducation, de milieu, sans doute ? Mais alors, une influence élevée, tendre, puissante, ne pourrait-elle le grandir et le faire vibrer ? Il possédait le don de la parole, le trésor de l'éloquence... Quelle tâche pouvait être la sienne si...

Marcia s'arracha brusquement à ses pensées, et fit à M<sup>lle</sup> Sidonie une réponse qui surprit un peu l'excellente fille, car cela n'avait aucun rapport avec la question qu'elle venait de formuler.

#### XIV

Quatre ou cinq jours après le court voyage du colonel et de sa sœur aux Étangs, Marcia reçut de M<sup>me</sup> de Laubly une lettre plus longue que n'en écrit d'ordinaire une mère de famille très occupée.

« Marcia chérie, je voulais attendre que tu fusses de retour pour causer longuement avec toi, — longuement et intimement. Il y a des choses si difficiles à dire par écrit, et qui se glissent si doucement quand on parle, et quand un regard, un sourire, une expression suppléent à ce que les mots ont de trop brutal ! Mais, on nous demande quelque chose à quoi il faut répondre, et il me semble qu'auparavant nous devons réfléchir, parce que ce quelque chose peut avoir des conséquences bien sérieuses !... Si tu savais ce que j'entrevois, chérie !... Je me recueille un instant, cherchant à m'imaginer que

« tu es là, assise sur mon tabouret, tournant vers moi ta chère figure sur laquelle je lis tout ce que je veux, — cherchant surtout à croire que je suis ta mère, et croyant tout à fait que je t'aime comme l'un de mes enfants... »

« Comme tu es jeune, chérie, pour qu'on te fasse brusquement entrevoir la vie très douce, mais très sérieuse, qui peut être ton lot près d'un être aimé comme... j'aime Jean ! J'aurais voulu, d'abord pour moi, pour nous tous, te conserver près de nous encore quelques années... Je l'aurais même souhaité pour toi, car il est bon que les devoirs de la vie soient précédés et comme préparés par des devoirs plus faciles, par une période d'heureuse insouciance dont les joies, moins vives peut-être que celles qui attendent quelques-unes d'entre nous, mais aussi moins mélangées de soucis et de larmes, nous soient plus tard un trésor de souvenirs.

« Mais je crois qu'il faut te parler de ce qui arrive... Peut-être t'en doutes-tu un peu... »

A cet endroit de la lettre, Marcia s'arrêta. Elle avait dévoré les premières lignes avec un battement de cœur violent. Un mélange extraordinaire de joie et de frayeur semblait l'envelopper comme dans un tourbillon et lui causer un étourdissement.

Elle était assise dans un petit coin retiré, au bord de l'étang. Une des nombreuses charmillles, restes d'un siècle disparu, descendait jusque-là, et une statue voilée, un peu dans le genre de l'*Agrippine* du Louvre, mais en marbre blanc, se reflétait dans l'eau qui venait baigner le sable de l'allée. Marcia aimait à regarder cette statue ; les plis légers du voile laissaient voir le contour de ses traits, non pénétrer son expression, et elle offrait tout l'intérêt d'une énigme. En ce moment encore, la jeune fille leva sur sa figure de marbre un regard involontaire.

« ... Sans doute tu es préparée à ce que j'ai à te dire. Tu nous parles trop souvent de *lui* pour n'avoir pas deviné... Il y a des difficultés d'argent... Tu possèdes si peu de chose, chérie ! à peine quarante mille francs... Le savais-tu ?... »

« Mais évidemment tout peut s'aplanir, puisque son père et sa tante, ravis de t'avoir vus, nous demandent de te laisser faire chez eux, à Versailles, un séjour de quelques semaines, et font des allusions plus que claires à ce qui pourrait résulter de ce séjour et de rapports plus fréquents entre toi et Luc... »

Une seconde fois, Marcia tressaillit. Ses yeux demeurèrent un instant sur ce nom, grands ouverts, fixes, puis elle laissa tomber le papier sur ses genoux, sans pouvoir achever sa lecture.

— Ce n'est pas lui... Ce n'est pas lui !

Elle se répétait machinalement cette phrase, envahie par un sentiment de déception intense ; puis, tout à coup, sa pensée se détacha d'elle-même :

— Luc ! pauvre Luc !

Tout s'éclairait maintenant : elle voyait surgir mille incidents auxquels elle n'avait pas prêté d'attention, et mille paroles dont elle n'avait pas compris le sens. Des larmes de regret, de chagrin, de pitié, montèrent à ses yeux. Quoi ! *lui* ne s'était pas arrêté à cette bonne affection de camarade, d'ami, qu'elle lui avait donnée sans songer qu'elle pût inspirer un autre sentiment ! Était-il possible qu'elle fût condamnée à le faire souffrir ?

Et à cette pensée, elle éclata en sanglots nerveux.

Car elle ne pouvait l'épouser. *Avant*, c'eût été possible... Pourquoi avait-elle rencontré un être plus brillant, qui avait exercé sur sa vie une influence si réelle ? Pourquoi ne pouvait-elle dire oui ? Et pourquoi, en même temps, souffrait-elle si intensément à l'idée du chagrin qu'elle allait causer ?

Elle attachait un regard vague et distrait, encore mouillé de larmes, sur la statue voilée qui s'inclinait vers l'étang. Et l'idée lui vint soudain, presque douloureuse, qu'elle ne connaissait presque rien de Raymond, si ce n'est ce contour vague d'homme du monde, ou même ce contour d'esprit et cette forme de sentiments qui ne révélaient pas l'homme intime. Luc, lui... Oh ! elle avait pénétré jusqu'au fond de son cœur. Elle aurait pu dire ce qu'il pensait presque sur toutes choses, et quand elle faisait appel à quelqu'un de ses sentiments, elle savait d'avance le son de la note qui lui répondrait et s'harmoniserait avec ses propres idées... L'autre, c'était encore le mystère. Hélas ! tout mystère a un attrait souvent dangereux... Mais il ne serait venu à l'idée de personne que le sculpteur qui avait ciselé le visage de la femme voilée n'eût pas prétendu cacher une belle et pure physionomie. Qui aurait osé soupçonner une laideur ou une imperfection sous la voile ? Tout ce que Marcia ne faisait que deviner chez Raymond, elle le supposait noble, idéal, et si elle avait un doute sur la solidité ou l'élévation de quelques-uns de ses principes, elle se livrait à la plus attrayante, à la plus dangereuse des chimères : l'espoir, la certitude de lui faire du bien.

Où, dans sa généreuse imprudence, cette enfant de dix-huit ans, si inexpérimentée, se croyait sûre de guider, de réformer, s'il le fallait, l'intelligence et le cœur d'un homme de trente ans, le plus raffiné des délicats, le plus sceptique des blasés... Elle avait eu parfois des doutes sur la profondeur de ses sentiments religieux ; mais ce dont elle ne doutait pas, c'était de l'amener à partager les siens propres. Et dans un ordre d'idées différents, elle se croyait capable d'éveiller en lui l'enthousiasme, la générosité qui devaient être en quelque sorte entravés par ce quelque chose de médiocre et d'étroit qui avait été son atmosphère morale. Tout cela, elle le ressentait confusément : elle subissait trop elle-même son influence

pour consentir à s'avouer ouvertement qu'il y avait en lui quelque chose d'imparfait ou d'incomplet. Elle n'aurait pas voulu reconnaître non plus que, si elle avait beaucoup à apprendre de lui sous certains rapports, elle lui était supérieure au point de vue moral. Mais elle avait raison en un point : elle l'avait plus d'une fois ému, ou ramené à une appréciation d'idées qui n'était pas d'abord la sienne ; et plus il lui semblait intelligent, distingué, hors de pair, plus elle jouissait de l'empire qu'elle prenait ou croyait prendre sur lui.

Elle s'arracha à toutes ces rêveries. Jusqu'alors, elle n'avait eu, au sujet de Raymond, que des pensées confuses, ayant trait à un avenir vague et éloigné. Maintenant qu'une demande en mariage était imminente, (oh ! pauvre, pauvre Luc !) elle voyait se rapprocher les événements, et rien ne l'aurait moins étonnée que d'entendre son oncle lui dire ce jour-là même :

— Raymond Nalys demande votre main.

Il fallait achever la lecture de cette lettre. Marcia s'y résigna avec l'impression douloureuse qu'on peut ressentir au moment de subir une opération. Fallait-il vraiment voir se dérouler des espérances d'avance condamnées, et entendre plaider une cause perdue ?

Il semblait que chaque mot enfongât profondément une épine dans son cœur, tandis qu'elle continuait sa lecture.

« Ils me parlent en termes voilés, et cependant  
« si clairs, de l'affection qu'on a pour ses enfants,  
« de ce qu'on rêve, de ce qu'on sacrifie, de ce  
« qu'on réalise pour leur bonheur ! Ma cousine  
« Sidonie insinue, avec une délicatesse et un tact  
« infinis, qu'à son âge, elle n'a plus ni besoins ni  
« désirs, sauf le besoin et le désir de voir les  
« autres heureux. Rien de plus délicat que la ma-  
« nière dont elle fait tout comprendre sans rien  
« préciser, de peur de t'engager trop tôt... Ce n'est  
« qu'une visite que tu vas faire à d'excellents pa-  
« rents. Si la sympathie que tu parais éprouver  
« pour Luc s'accentue, et si tu crois être heureuse  
« avec lui, il demandera ta main ; si... c'est le  
« contraire, il n'y aura rien eu de décisif ; on t'é-  
« pargnera même le chagrin de dire *non* !

« Mais nous croyons, nous, ma chérie, que,  
« dans l'état des choses, tu te trouveras presque  
« engagée en acceptant d'aller près d'eux ; c'est  
« pourquoi, après avoir beaucoup causé avec Jean,  
« je viens te dire de réfléchir, de t'interroger, et  
« de n'aller les trouver que si tu crois possible ce  
« qu'ils désirent.

« Il nous semble que ta réponse ne sera pas  
« douteuse. Sans peut-être que tu le sentes, il y a  
« dans tes lettres un ton d'affection quand tu  
« parles de ce cher Luc. Vous ne seriez pas  
« riches, malgré les sacrifices que pourraient faire  
« mes cousins, mais il est si raisonnable, et tes  
« goûts, à toi, son si simples ! D'ailleurs, je te sais

« au-dessus des besoins de luxe vulgaires. Je crois que tu trouverais dans ce mariage les plus purs des bonheurs d'ici-bas, et les plus sûrs aussi, car ils s'appuieraient sur des idées et des qualités rares. Tout ce que nous savons de Luc est la perfection même... »

« Ma chère petite fille, je pleure à l'idée de te perdre, et je remercie Dieu, cependant, de mettre à ta portée des joies auquel il puisse sourire... »

« Nous aurons donc de belles noces au Chêne-Vert... J'aime les vieilles traditions... Les pauvres y seront conviés; nous ferons de douces fêtes qui m'aideront à oublier le moment redouté de la séparation. Mais vous nous reviendrez deux, et vous trouverez dans notre vieux ménage des échos à votre jeune bonheur. »

— Est-ce que, toutes les fois qu'on refuse un mariage, on souffre ainsi de faire souffrir ?

C'est la question qui revient sans cesse à l'esprit de Marcia, pendant que, pleine d'angoisse, elle cherche malgré elle à se représenter ce que pensera et sentira le pauvre Luc. Et le bon colonel ? Et cette chère vieille fille au visage rébarbatif et au cœur tendre, qui lui a montré tant de confiance et d'affection ?

Elle essaie de secouer cette souffrance importune... Raymond, lui, n'a pas de famille; elle serait tout pour lui. Mais elle ne s'en réjouirait pas : elle aurait voulu aimer Luc rien que pour être gâtée par ces deux êtres excellents qui l'ont chérie à première vue, et dont elle se figure l'intérieur juste tel qu'elle le rêve, si elle doit avoir une autre maison que le Chêne-Vert...

Comment leur dire ? Elle s'aperçoit, avec un sentiment de soulagement indicible, que l'heure du courrier est passée pour ce jour-là, et qu'elle ne peut répondre à Lucie. Alors, elle prend la résolution de chasser jusqu'à demain ce tourment, de jouir de cette belle journée, et de la soirée qui ramènera les hôtes de la chasse.

Elle commence une promenade dans les jardins, mais l'idée fixe revient, cette fois, sous la forme d'un remords.

Comment a-t-elle pu... comment peut-elle n'être plus libre ! Comment, sans même s'en douter, a-t-elle laissé s'engager ses affections ? Car, enfin, cette lettre lui a ouvert brusquement les yeux, et elle ressent une impression où l'effroi et la tristesse dominant, en se trouvant en face de la réalité. Quoi ! elle a donné son cœur !... Et si elle se trompait ? Si Raymond, tout en s'intéressant à elle, tout en recherchant sa société et en sympathisant avec ses idées, l'aimait moins que ne le fait Luc ?

A cette pensée, une honte insupportable s'empare d'elle, et, dans sa détresse, elle tourne son cœur vers Celui qui lit en nous et qui dirige toutes choses. Si elle a été imprudente, elle demande

son pardon... Si lui-même a incliné ses jeunes affections vers Raymond, elle supplie qu'il lui soit donné d'élever son âme et de l'aider à faire du bien. Elle ajoute une dernière prière, très fervente :

— Consolez Luc, et donnez-lui une compagne selon votre cœur !

Sa promenade sans but l'avait menée près de la maison de garde. C'était un petit chalet gracieusement tapissé de vigne vierge, tout empourprée à ce moment de l'année. Marcia entendit, sortant de la maison, dont la porte était ouverte, une voix monotone et chevrotante, murmurant les syllabes douces et caressantes d'une chanson créole, accompagnée par le rire perlé d'un enfant. Elle jeta un regard vers la porte, et un spectacle tout à fait pittoresque s'offrit à elle. La concierge était sortie un instant, laissant son petit garçon, un bébé d'un an à peine, assis sur le plancher bien lavé, et recouvert, à la mode du nord, d'une couche de sable fin. Sylvain lui tenait compagnie. Accroupi près de l'enfant, dont il tenait les menottes potelées dans ses grosses mains noires, il se balançait sur le rythme monotone de sa chanson. Sa tête grise toute crépue, ses yeux dont la sombre prunelle s'agitait dans un blanc laiteux, son gilet écarlate formaient un contraste amusant avec le bébé très blanc et très blond, vêtu de cotonnade claire, et portant au cou comme ornement exotique, présent du bon nègre, un collier à deux rangs de petites graines rouges et noires.

Sylvain se retourna au bruit léger des pas de Marcia, et montra dans un large sourire ses dents encore blanches.

— Comme vous l'avez fait beau, Sylvain ! dit la jeune fille, en s'efforçant de sourire, et montrant le collier.

Elle éprouvait de la sympathie pour ce brave homme, qui supportait avec le dévouement et la patience de certains de sa race les caprices et les brusqueries de son vieux maître, caprices qu'il jugeait compensés par quelques témoignages d'attachement. Deux ou trois fois, elle avait causé avec lui de son pays, et la veille encore, ayant vu des bananes sur la table, elle avait obtenu de Juliane qu'on lui en envoyât.

— Les graines de mon pays de la Guadeloupe sont jolies et brillantes, et ses fruits sont bons, même après un long voyage... Mam'zelle a été bien bonne, hier soir, car Daniel m'a dit qui avait pensé au pauvre Sylvain... L'autre n'aurait pas eu ce cœur-là... Mais, ajouta-t-il vivement, si mam'zelle aime les graines, j'enfilerais un joli chapelet pour elle... Et elle dira peut-être un *Ave* pour le pauvre noir qui ne reverra plus son pays...

— Je serai très contente d'avoir un chapelet de vos graines, Sylvain, dit-elle doucement, et je vous remercie beaucoup...

Elle se baissa pour donner au bébé un baiser sur sa joue rebondie, puis reprit sa promenade,

suivie par le chant mélancolique que Sylvain avait repris aussitôt.

... Comme les heures sont lentes ! Enfin, voici la cloche du dîner. Marcia oubliera peut-être, dans l'animation qui va régner autour d'elle, et dans l'entretien plein de charme sur lequel elle compte sans se l'avouer, que demain il lui faudra écrire à Lucie, dire qu'elle n'aime pas Luc comme il l'avait espéré, et qu'elle ne peut encourager l'espérance du colonel d'Espranges et de sa sœur en allant chez eux... Ajouterait-elle autre chose ? Non, mille fois non ! Si elle s'est méprise, personne ne saura qu'elle a donné sans retour la meilleure sympathie de son cœur... Il lui en coûte de cacher un secret à Lucie ; et quel secret ! Il lui semble qu'elle la trompe ; elle se hait et se méprise elle-même, etc'est dans ces dispositions qu'elle descend, habillée de mousseline et de rubans de velours vert sombre, avec le désir, mais non l'espoir de se distraire et de s'amuser...

Elle s'arrête à la fenêtre du palier. La concierge se dirige vers la maison, une enveloppe bleue à la main. Probablement un des convives s'excuse au dernier moment...

Elle entre dans le salon, où lady Trafford qui, malgré sa vie aventureuse, est très féminine, essaie un dessin de crochet.

— Il y a quelque chose de défectueux dans ce modèle ou dans l'explication, dit-elle, accueillant Marcia avec un sourire. Vous êtes très adroite, tirez-moi d'embarras...

Au moment où Marcia, ayant pris de ses mains le crochet d'écaïlle, s'absorbe dans les mystères de l'explication placée devant lady Trafford, la porte du cabinet de M. Belde s'ouvre, et Sylvain s'avance de son pas lourd et silencieux.

— Monsieur demande mam'zelle.

Marcia se lève.

— J'essaierai après dîner, dit-elle, s'excusant en posant l'ouvrage,

Son oncle l'a demandée souvent ces temps derniers, tantôt pour la prier de chercher dans sa bibliothèque un livre que ne trouve pas Sylvain, tantôt d'écrire une note ou un billet.

Elle entre, et voit entre ses mains un télégramme qu'il froisse machinalement.

Elle ne s'émeut pas. On ne peut nier qu'il existe des pressentiments ; mais très souvent aussi on en constate l'absence absolue, et c'est au milieu de la tranquillité, de l'insouciance, même de la joie la plus grande, que certains coups nous frappent à l'improviste.

M. Belde la regarde, puis détourne les yeux. Cela ne lui ressemble pas, mais elle ne remarque rien.

— Marcia, dit-il d'une voix où elle ne trouve encore aucune altération, quoiqu'il y en ait une légère, connaissez-vous à Morgères le nom de Rouville ?

— Je le connais très bien, c'est notre docteur, répond-elle avec un peu de surprise.

Et alors, même alors, elle ne soupçonne rien !...

— Ne vous inquiétez pas...

Elle a bondi en avant.

— Votre oncle est souffrant, et sa femme aimerait à vous voir...

— Oh ! mon Dieu ! ..

Elle porte ses deux mains à ses tempes avec un geste d'effroi, et les mots qu'elle veut proférer restent dans sa gorge.

— Calmez-vous, de grâce... On vous demande ; mais de quelle utilité pourrez-vous être si vous ne savez vous maîtriser ?

Ces paroles semblent sèches ; il y a cependant dans l'accent de M. Belde une nuance de compassion bien rare chez lui, et, en tout cas, elles ont la vertu de rendre tout à coup Marcia maîtresse d'elle-même. Ses mains retombent, elle respire longuement, et elle sent qu'elle peut parler.

— C'est le docteur qui me demande ? Que dit-il ? Voulez-vous me donner la dépêche ?

Comme sa voix est changée ! Elle-même ne la reconnaît plus.

M. Belde serre le télégramme entre ses doigts.

— Vous en savez assez... Vous partirez demain, si vous le désirez.

— Demain matin ! Oh ! non, ce soir... Je puis partir, si je ne m'occupe pas de ma malle... Mon oncle, *il faut* que je voie cette dépêche ! Je ne supporterais pas l'anxiété de la route sans rien savoir... Si vous ne me la donnez pas, je croirai qu'il est mort !

Elle parle presque à voix basse, et cependant il y a dans sa voix quelque chose de si tragique que les nerfs de M. Belde en sont ébranlés. Il tend la main à regret, et elle s'empare du télégramme.

Il contient ces mots :

« Laubly apoplexie. Prière renvoyer immédiatement M<sup>lle</sup> Marcia.

« Docteur ROUVILLE. »

Est-ce un rêve affreux ? Mais c'est invraisemblable, une apoplexie ! Un homme de son âge ! Marcia le revoit brusquement devant elle, si jeune encore, avec ses yeux brillants, sa démarche alerte, ses mouvements souples...

Elle regarde son oncle, pour voir quelque chose de vivant, et dans le vague espoir qu'il va l'éveiller de quelque sommeil étrange, lui dire que rien n'est vrai.

— Si réellement vous prenez le train de neuf heures, il faut vous hâter... Je vais envoyer Guillemette à la station. S'il y a dans le wagon des dames une personne allant jusqu'à Rennes, elle pourra la prier de se charger de vous ; sinon, elle ira elle-même.

Tout à l'heure, il avait semblé à Marcia qu'une mer d'amertume l'avait submergée, et qu'au travers rien ne pouvait plus l'atteindre ; elle s'étonna d'être si étrangement sensible à la bonté que lui témoignait son oncle. Même une larme vint à ses

yeux, qui étaient restés secs depuis l'affreuse nouvelle.

— Je n'aurai pas peur du tout... Mais merci d'être si bon!... Que Dieu vous bénisse!... Je suis fâchée de vous quitter...

Maintenant, ses dents s'entrechoquent, elle a peine à parler distinctement, et, cependant, elle essaye d'articuler chaque mot pour montrer qu'elle est maîtresse d'elle-même.

— Attendez... Je suis votre proche parent...

Il a la main sur un tiroir ouvert auprès de lui. Elle le devine et arrête sa main.

— Non, non, je vous en prie! Vous avez envoyé ce qu'il faut... J'aime mieux garder le souvenir tout pur, désintéressé, et... oh! bien heureuse de mon séjour ici... Non, je vous en prie!

Il ôte à regret sa main du tiroir.

— Vous reviendrez, Marcia? Je vous reverrai?

— Oui, oh! j'espère que oui!... Ce n'est pas toujours mortel une apoplexie, n'est-ce pas? Il est encore si jeune?

Elle le regarde avec angoisse, joignant inconsciemment la main, et avec un tel désir d'entendre un mot d'espoir, qu'il se sent ému.

— Il peut revenir à la vie, oui... Regardez-moi... j'ai survécu à l'attaque qui m'a frappé... C'est une vie misérable, il est vrai... Mais *lui* la verrait adoucie... Il a des affections...

Jamais M. Belde ne fait allusion au mal qui l'a frappé, et Marcia le sait. Il y a quelque chose de si peu semblable à lui dans ses paroles et ses

manières qu'elle cède à une impulsion soudaine et pose avec ferveur ses lèvres sur ce front pâle.

— Merci, et que Dieu vous garde! dit-elle, redisant pour la seconde fois le nom sacré que ces murs n'entendent guère souvent.

Une demi-heure après, elle avait pris congé de Julianne et de lady Trafford, et montait en voiture avec Guillemette. Raymond se tint un instant à la portière, profondément sympathique, mais elle souffrait trop pour pouvoir, pour *vouloir* goûter même un léger adoucissement.

Comme la voiture allait franchir la grille près de laquelle elle s'était arrêtée quelques heures plus tôt pour jouer avec l'enfant du garde, des pas précipités retentirent par derrière, et une voix essoufflée se fit entendre :

— Arrêtez! rien qu'un instant!

Sylvain, hors d'haleine, parut à la portière. Il tenait à la main un chapelet de graines grises, mélangées çà et là d'autres graines écarlates.

— C'est pour Mam'zelle... N'oubliez pas... un Ave pour le pauvre noir... C'est de mon pays... Des larmes de Job!...

A la lueur que projetaient les lanternes du coupé, Marcia regarda les petites graines allongées, d'un gris pâle.

Ainsi, comme souvenir de sa visite aux Étangs, elle emportait un chapelet dont les grains s'appelaient *des larmes*.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



## GEMMA VIVENS

*Jeune fille, perle vivante  
Posée au front du genre humain,  
Enchanteresse rayonnante  
Dont le pouvoir est souverain;*

*Toi dont les tendresses embrassent  
Jusqu'aux êtres inanimés,  
Jusqu'aux fleurs de bluets qui passent,  
Aux ruisseaux des prés embaumés;*

*Toi dont la fraîche voix murmure  
D'avril l'éternelle chanson,  
Toi qui, par instinct de nature,  
Mets le cœur avant la raison;*

*Toi qui n'as pour toute défense  
Que ta voilette et ta pudeur,  
Ton sourire pour éloquence,  
Pour force un rêve de bonheur;*

*Ta grâce désarme la haine,  
Subjugué le canon béant,  
De tes yeux la clarté sereine  
Est une aube après l'ouragan;*

*Et quand l'Occident se décime  
Pour quelques stades d'un pays,  
Ta prière au grand vol sublime  
Planant sur peuples et partis,*

*Monte au Père des cieux, demande  
Que son règne arrive à son tour,  
Que son esprit de paix s'étende  
Et qu'on soit Un en son amour.*

Janvier 1871.

LUCIEN JÉNY.

(Extrait du recueil : *Mes Bien aimées*)



## TOUT ARRIVE!

SUITE



ELLE continuait du même ton :

— Mieux que moi encore, puisque vous êtes un grand observateur, vous savez bien que les apparences sont menteuses et que des visages, même d'enfant, peuvent voiler des âmes singulièrement âgées... que les sourires ont quelquefois pour rôle de cacher les chagrins qu'on ne dit pas... C'est là une vérité banale, et largement expérimentée depuis six mille ans que les hommes pensent...

Elle avait achevé sa phrase d'un vrai accent de badinage cette fois, où il y avait une secrète volonté de ne pas laisser pénétrer davantage l'intimité de son esprit. Il la comprit et lui sut gré de cette réserve délicate. Mais la sourde mélancolie de ses paroles la lui avait brusquement fait revoir sur le quai de la petite gare, ses larges prunelles, brillantes de larmes contenues, et il éprouva pour elle la même impression de sympathie compatissante. D'un geste distrait, elle tourmentait le nœud de son ombrelle, et des pensées flottaient dans l'eau transparente de ses yeux... Il aurait voulu que ces pensées fussent riantes, en harmonie avec l'exquise jeunesse de cette enfant qui avait trop tôt une gravité de femme.

A ses côtés, la voix de Mme Gosseline résonnait avec un bourdonnement de grosse mouche, sans qu'il perçut le sens de ses paroles. Il fut rappelé à lui-même par Mme Brice qui l'appelait.

— Raymond, Mme Gosseline me dit que Mlle Michelle aurait plaisir à connaître quelques-unes des œuvres de mon mari. Seriez-vous assez aimable pour lui faire les honneurs de l'atelier, puisque Marcel est à Paris et se trouve privé de ce plaisir...

— Chère madame, je serai charmé si mademoiselle veut bien me permettre de l'accompagner.

— Et moi charmée d'accepter, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le faire...

— Usez de moi, sans scrupule, mademoiselle. Du moment que je ne me rends pas invisible, c'est que j'ai rempli ma tâche quotidienne et je peux jouir, en tout repos de conscience, chez Mme Brice, de quelques bons moments qui sont un oubli délicieux de la vie enfiévrée que m'inflige Paris!...

Michelle s'était levée, et il marcha près d'elle,

la conduisant vers l'atelier qui occupait un petit pavillon à l'extrémité du jardin où le réséda distillait ses senteurs charmeuses. Les branches, sur l'allée blonde de sable, avaient maintenant des ombres moins crues; une brise plus tiède mettait dans l'air une fraîcheur soudaine. Et Dorient trouvait charmant de voir avancer à ses côtés cette jeune créature, fine et blonde dans sa robe de deuil.

Elle interrogeait, sceptique :

— Vous n'aimez pas la vie de Paris? monsieur?

Il sourit :

— Je la trouve mauvaise, dangereuse, très souvent perverse, mais je l'adore et je ne peux m'en passer... Seulement quand je suis par trop écœuré de tout ce que j'y vois de laideurs, je viens demander à Mme Brice la permission de me convaincre, par son seul exemple, qu'il existe de par le monde une réelle somme de beauté, des femmes qui sont des épouses et des amies exquises, des mères tout bonnement admirables de dévouement, de tendresse, de courage...

Il avait parlé avec une chaleur d'accent qui éveillait chez Michelle autant d'estime instinctive pour lui, que de sympathie pour Mme Brice. Mais elle ne répondit pas. Ils atteignaient l'atelier. Il ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer.

Sous la franche lumière qui trouait les grandes baies vitrées, quelques formes blanches de statues se détachaient dans la superbe immobilité du marbre... Une *Nausicaa*, délicatement jeune, tendait des bras suppliants qui appelaient, sans doute, le héros Grec repris par sa course errante! Une mère endormait son tout petit enfant, penchée vers lui dans un geste charmant de protection et de tendresse... Plus loin, c'était une vigoureuse silhouette de lutteur souple... Puis, çà et là, des ébauches façonnées dans la terre glaise, toutes marquées du même caractère de vie profonde... Un vrai sanctuaire de travail enfin, que ce grand atelier où la flamme de la pensée créatrice se trahissait dans chaque œuvre. Michelle dit pensivement :

— Je me trompe peut-être, mais il me semble que M. Brice doit vivre ici des heures délicieuses...

— Vous avez raison, Brice est un artiste fervent. Il vit un peu dans l'éternelle illusion de ses rêves

esthétiques et l'existence en devient pour lui infiniment meilleure et souriante. Les soucis matériels ne le touchent guère. Je ne sais trop s'il en a même bien conscience... Et puis il possède pour femme une créature qui, dévouée dans l'âme, le traite un peu en enfant gâté et prend pour elle la lourde part des ennuis, tourments, inquiétudes qui pèsent sur les pauvres mortels.

— Il est si facile et si bon de s'oublier soi-même quand on aime...

Elle avait parlé pour elle seule d'une voix plus basse; et il ne pouvait deviner qu'elle songeait aux jours bénis que ses parents avaient connus l'un par l'autre. Seulement, elle se mit à marcher autour de l'atelier pour regarder les œuvres précieuses des vieux maîtres, que le sculpteur y avait rassemblées, écoutant ce que Raymond Dorient lui en disait, dans une langue colorée d'homme très intelligent que toutes les formes du beau attirent invinciblement. Elle en fut frappée, et, sans réfléchir, dit tout haut :

— Vous devez beaucoup redouter les mauvais tableaux, les méchants livres; enfin, toutes les œuvres qui méritent pareils qualificatifs!...

— Pourquoi? C'est divination de votre part; vous avez raison, ils m'exaspèrent. Et le pire est qu'alors, je ne sais plus cacher mon impression. Aussi, par dessus tout, je redoute de répondre à l'invitation des artistes qui m'invitent à aller voir leurs productions, quand j'ai le pressentiment de ne pouvoir admirer autant qu'ils le désirent.

Elle attacha sur lui ses yeux clairs où luisait une pointe de malice. Leurs regards se croisèrent, et il la devina :

— Vous pensez que je me permets de dire cela à l'intention de mademoiselle votre cousine? Laissez-moi vous avouer respectueusement la vérité. M<sup>lle</sup> Gosseline m'a semblé avoir une si haute idée de son talent que je me suis senti, à l'avance, découragé par la conviction de ne pouvoir me monter à pareil diapason; car j'ai l'idée vague — peut-être fausse! — que ses tableaux doivent être en harmonie avec ses vers. Est-ce que je me trompe?

Il lui demandait cela avec une vivacité gaie qui la fit sourire :

— Sylvanie est une fervente disciple des nouvelles écoles, aussi bien en peinture qu'en poésie.

— Pauvres nouvelles écoles! que de crimes on commet en leur nom!

Elle hésita une seconde, puis, la question lui jaillit des lèvres dans une involontaire curiosité de savoir enfin si elle était injuste ou non à l'égard des poèmes de la Muse.

— Vous ne trouvez aucune réelle valeur aux vers de Sylvanie?

— C'est-à-dire que je les trouve...

Il s'interrompit si brusquement qu'elle comprit la phrase inachevée. Et, pensant à l'impression

qu'un tel jugement ferait sur la bonne tante Hermine, elle demanda :

— Ne croyez-vous pas que vous êtes bien sévère?

— Vous admirez les vers de M<sup>lle</sup> Gosseline? Vous, mademoiselle.

— Oh! moi, je suis presque étrangère; il n'est pas étonnant que je ne puisse toujours les bien comprendre.

— Vous ne les comprenez pas parce qu'ils sont incompréhensibles, exécrables, du pur galimatias! Si vous avez la moindre influence sur mademoiselle votre cousine, engagez-la à ne plus en *commettre* de semblables, ni surtout à les livrer au public... Quand ce ne serait que par pure charité, elle ne devrait jamais infliger à son prochain l'énigme de pareils casse-tête baptisés de l'épithète de décadents... Je..

Il avait parlé avec une fougue amusante dont l'accent de badinage ne parvenait pas à voiler la discrète conviction. S'arrêtant court dans son réquisitoire, il se mit à rire.

— Quel grossier personnage vous devez me trouver d'oser ainsi parler de mademoiselle votre cousine! Mon excuse, c'est que je vous l'ai avoué tout à l'heure, les crimes de lèse-poésie me font perdre tout mon sang-froid. Chacun, n'est-il pas vrai, a plus ou moins sa divinité qui lui est trop chère pour qu'il accepte de la voir malmenée par les audacieux. M<sup>lle</sup> Sylvanie est très audacieuse... Ne pensez-vous pas un peu?

Mais, délicate, elle dit seulement :

— J'aurais bien mauvaise grâce à me permettre de la juger, moi qui serais incapable de faire même ce qu'elle fait...

— Oh! cela, j'en suis sûr!

Elle allait riposter. Mais, par la baie ouverte sur le jardin, arriva la voix de M<sup>me</sup> Brice, qui appelait :

— Raymond! Raymond!

Il se rapprocha aussitôt de la fenêtre, et la jeune femme lui jeta alors, en souriant :

— Je crois que vous avez eu le temps de montrer à M<sup>lle</sup> Dustal les très modestes richesses de l'atelier. Voulez-vous la ramener? Le goûter est servi.

Une petite lueur rose aviva la fraîcheur de Michelle. Il y avait donc longtemps qu'elle causait ainsi avec cet étranger! Cette fois encore, il dut la deviner, car il dit :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir oublié que M<sup>me</sup> Brice devait désirer jouir de votre visite. Vous voyez que j'avais, hélas! raison de me qualifier d'égoïste! J'ai pris aujourd'hui pour moi la meilleure part...

Elle ne voulut accorder nulle importance à ces mots et répondit avec malice :

— Vous êtes dur pour ma tante, monsieur!

— Dur? Oh! non pas. Je vous assure, mademoiselle, que je rends un très profond hommage

à la réelle originalité de M<sup>me</sup> Gosseline. Elle est évidemment l'une des personnes les moins banales qu'il soit donné de rencontrer...

— Vous pouvez ajouter, fit-elle sérieusement, l'une des meilleures!...

Il s'inclina avec une crainte de l'avoir blessée, et la suivit hors de l'atelier. M<sup>me</sup> Brice venait au devant d'eux, les ramenant près de la petite voiture de l'enfant, qui eut un sourire content à la vue de Michelle...

La tante Hermine, plus rouge que jamais, s'éventait avec ardeur, et elle eut vers la jeune fille un regard de secrète entente, interrogateur, qui emplît d'un vague remords l'âme de sa nièce. Évidemment, la brave dame, plus que jamais pénétrée de son idée, ne doutait pas que Michelle n'eût travaillé à la réalisation de son rêve en célébrant les qualités de Sylvania, pendant ses quelques moments de causerie intime avec Do-rient.

— Comme vous avez été longtemps partie! murmura l'enfant à Michelle d'un accent de reproche. Venez me voir maintenant...

— Chérie, il faut laisser goûter mademoiselle, fit doucement la mère.

Michelle protesta tout de suite et vint s'asseoir près de la petite, qui, de sa voix faible, interrogea, hésitante :

— Est-ce que...

— Quoi donc, petite Mad ?

— Est-ce que vous savez des chansons russes ?

— Quelques-unes, oui...

— Alors... Est-ce que vous ne voudriez pas m'en chanter une ?

La pâle petite figure de l'enfant était suppliante. Michelle, pourtant, ne répondit pas, malgré tout son désir de faire plaisir à Mad, tant elle avait l'horreur de tout ce qui pouvait attirer l'attention sur elle.

— Cela me causerait tant de plaisir ! pria, de nouveau, la voix frêle. M<sup>me</sup> Gosseline et Lucile m'ont raconté que vous aviez une si jolie voix ! Et la musique me fait tant de bien ! Cela vous ennuerait beaucoup de chanter un peu, un tout petit peu ?

— Beaucoup?... Non...

— Qu'y a-t-il ? Ne tourmente pas mademoiselle, Mad.

La mince figure s'assombrit et s'enfonça dans l'oreiller avec une expression de regret qui eut un pouvoir souverain sur l'âme compatissante de Michelle. Elle se pencha vers l'enfant :

— Petite Mad, n'ayez pas l'air si malheureux ! Je vais chanter pour vous toute seule, doucement, pour que les autres n'entendent pas...

Spontanément, Mad, d'un geste affectueux, lui saisit la main et y appuya ses lèvres à peine roses. Michelle cherchait dans ses souvenirs, et, à demi-voix, elle commença une sorte de berceuse sur un rythme caressant et grave qui avait un charme

étrange, chantée par sa voix chaude et profonde de contralto, dans la langue étrangère...

— Oh ! merci ! merci ! cria l'enfant, ravie, quand elle se tut. Merci ! Une autre fois encore, vous chanterez, n'est-ce pas ? C'est si bon de vous entendre !

Elle promit affectueusement, et elle ne se doutait guère de l'intensité de plaisir qu'elle venait de procurer à un Parisien sceptique qui avait des goûts de raffiné délicat. Mais comme il s'approchait d'elle, trahissant son impression très vive, elle s'arrêta avec un sourire où il y avait de la grâce, de la malice, une dignité juvénile.

— Non, ne me remerciez pas, je ne le mérite pas ! C'est pour Mad toute seule que j'ai chanté !

Et elle alla vers la petite table disposée sous le marronnier, éprouvant une jouissance, à elle encore inconnue quelques mois plus tôt, en remarquant la blancheur immaculée de la nappe ourlée de broderies, comme aussi l'éclat transparent des carafes et des verres... Ah ! que Malvina aurait donc eu besoin de subir l'influence de M<sup>me</sup> Brice !...

Et comme c'était bon aussi d'entendre une vraie causerie, non plus les propos décousus de la tante Hermine, ou les déclarations prétentieuses de Sylvania, quand ce n'étaient pas ses récriminations, ses disputes avec Lucile, et surtout Georges... Comme c'était bienfaisant de retrouver l'illusion du milieu qui avait toujours été le sien auprès de M<sup>me</sup> Brice, auprès de cet étranger qui causait avec une animation souriante, relevée souvent d'une pointe d'ironie.

Mais, tout à coup, il s'arrêta :

— Je suis sûr qu'il est extrêmement tard ! Chère madame, chez vous, les minutes n'ont pas de durée... Et je suis attendu à Paris. Vous permettez que je regarde l'heure ?

Il consultait sa montre.

— Je ne me trompais pas. Il est grandement temps que je vous présente mes hommages.

— Alors, mon ami, je ne vous retiens pas... Quand vous reverra-t-on ?

— Ces jours-ci, je viendrai vous faire mes adieux.

— Ah ! décidément, vous partez pour Jersey ?

— Oui, au commencement de la semaine prochaine, mardi.

— Pour Jersey !

La tante Hermine avait jeté cette involontaire exclamation comme le cri même de son âme de bonne mère de famille. Le ciel était décidément pour elle ! N'était-ce pas à Jersey que la Muse avait décrété que la famille passerait les vacances ! Avec son plus aimable sourire, elle dit :

— Je suis ravie, monsieur, que vous alliez en villégiature à Jersey, car nous devons nous-mêmes partir la semaine prochaine pour y séjourner ; et j'espère que nous aurons le plaisir de vous y retrouver. A l'étranger, n'est-il pas vrai, les compatriotes sont toujours charmés de se rapprocher !...

Il avait écouté, tellement abasourdi de la nouvelle, qu'il lui fallut toute son aisance d'homme du monde pour trouver quelques phrases de politesse à répondre. La perspective de se voir exposé à la présence de la loquace M<sup>me</sup> Gosseline, à celle de la Muse surtout, le remplissait d'effroi, si curieuses qu'elles fussent toutes deux à observer... Et il frémit en voyant se tendre vers lui, d'un geste empressé, la main de la tante Hermine, tandis qu'il prenait congé d'elle. Michelle le salua seulement, rejetée dans sa réserve instinctive, par l'exubérance même de la bonne M<sup>me</sup> Gosseline.

— Quel homme délicieux ! s'exclama cette mère dévouée, dès qu'il se fût éloigné. Distingué ! Intelligent ! Très lancé ! Critique supérieur ! Ce serait une perle de mari !

M<sup>me</sup> Brice sourit :

— Oui, mais il est malheureusement tout à fait rebelle au mariage, bien qu'il se montre, en général, très empressé auprès des femmes qu'il rencontre... C'est un célibataire endurci. J'ai été plus d'une fois à même de le constater. Il fait hautement profession de ne vouloir point s'embarrasser dans les liens conjugaux... Du moins, je suppose, tant qu'il ne jugera pas sa situation suffisamment brillante et sûre, pour être offerte à une femme ! Il a peu de fortune personnelle...

— Mais il a le talent ! Quoi demander de plus ! fit noblement M<sup>me</sup> Gosseline, très sincère, car la question argent n'existait pas pour elle. Vous savez, chère amie, il suffit parfois de bien peu de chose, d'un regard, pour vaincre les célibataires endurcis, comme vous dites.

La jeune femme eut un coup d'œil un peu surpris vers M<sup>me</sup> Gosseline, qui parlait d'un ton entendu. Mais celle-ci ne voulait pas développer davantage sa pensée. Même, maintenant que Dorient était parti, elle ne voyait plus la nécessité de prolonger sa visite, et elle se leva pour adresser ses adieux, tandis que Michelle suivait son exemple avec un regret de voir écoulée une heure qui lui avait semblé douce...

— Il faudra nous revenir, mademoiselle. Mad et moi, nous sommes très désireuses que vous nous considériez comme des amies.

Michelle remercia. Certes, oui, elle fut bien revenue, mais elle allait partir... Depuis quelques mois, c'était ainsi que, sans cesse, il lui fallait sentir la mélancolie des adieux !

Durant le trajet du retour, contrairement à toutes ses habitudes, la tante Hermine fut très silencieuse, ayant un air méditatif de général qui organise un plan important ; dans le wagon, elle ne prononça que de rares paroles, et sa figure souriante garda la même expression réfléchie, même à travers la cohue des passants, alors qu'elle trottait aux côtés de Michelle, heureuse de pouvoir s'appartenir un peu et instinctivement

soigneuse de ne pas arracher sa tante à ce mutisme inaccoutumé.

Georges, du haut du balcon où il se prélassait avec son inévitable flageolet, les regardait venir, et il avait déjà annoncé leur arrivée, quand elles pénétrèrent dans le salon où, parmi les malles, dans le désordre des meubles campés au hasard, somnolait Lucile encore dolente, fatiguée par la Muse qui fulminait contre la musique peu harmonieuse de Georges...

Sa mauvaise humeur rebondit jusqu'à l'innocente M<sup>me</sup> Gosseline :

— Comme vous rentrez tard ! C'est absurde ! Quel besoin avais-tu de t'éterniser chez M<sup>me</sup> Brice !

Michelle laissa à M<sup>me</sup> Gosseline le plaisir de lancer triomphante :

— Eh bien, si tu avais été à ma place, Sylvanie, tu n'aurais pas non plus abrégé ta visite ! Devine qui nous y avons rencontré ?...

— Je n'en sais rien et j'ai trop chaud pour chercher !

Il y eut un imperceptible silence, puis M<sup>me</sup> Gosseline jeta, ravie :

— Raymond Dorient !

Le nom résonna avec un éclat de fanfare. La Muse eut un léger sursaut, et Lucile souleva sa tête endolorie, coulant un regard de malice vers sa sœur.

— Oh ! maman, raconte-nous...

— Il a été charmant ! Michelle vous le dira. Il lui a très aimablement fait les honneurs de l'atelier de Marcel Brice. Il a paru apprécier énormément tes œuvres dont je lui ai beaucoup parlé, Sylvanie. Enfin... enfin !... il part pour Jersey et il m'a témoigné le plaisir qu'il aurait à nous y retrouver... N'est-ce pas, Michelle ?

— Il a été, en effet, assez aimable pour le dire.

— Michelle, fit Lucile, impitoyable, vous paraissez croire qu'il n'était pas sincère ? Pourtant, je suis sûre qu'il devait être enchanté de la perspective de vous revoir à Jersey !

— Quelles réflexions saugrenues tu fais toujours, Lucile ! grogna la Muse. C'est une rage de vouloir que Dorient soit en admiration devant Michelle !...

— Ce serait si naturel !

— Lucile, je vous en prie, épargnez-moi ! fit Michelle en plaisantant.

Puis, plus bas, elle pria, affectueuse :

— Ne me mettez pas ainsi en jeu pour taquiner Sylvanie, cela m'est désagréable !

Docilement, Lucile se soumit et, très sage, elle écouta sa mère commencer à Sylvanie le récit de sa visite à Passy.

## V

Un jour gris, voilé de lourds nuages sans relâche, apportés par le vent, filtrait à travers les vitres du wagon où venait de passer la nuit toute

la famille Gosseline, en route pour Jersey. La tante Hermine, Georges et Lucile dormaient encore du sommeil des justes. Mais la Muse s'agitait dans le coin qu'elle s'était octroyé, cherchant à réparer, grâce aux richesses contenues dans son sac de voyage, les traces peu flatteuses laissées par la fatigue sur son visage.

En effet, le moment approchait où peut-être, si le ciel lui était favorable, elle allait rencontrer Dorient qui, selon les prévisions, devait ce même jour s'embarquer pour Jersey... Car, en son for intérieur, la Muse, malgré ses belles déclarations d'indépendance, s'était vue, avec un amer regret, contrainte de coiffer sainte Catherine, et elle était bien résolue à user de tout son pouvoir pour ne plus attacher de nouvelles épingles à ladite coiffe. Or, Dorient était absolument le mari souhaité par elle, à la fortune près; du moins, vivait-il dans le seul milieu qui lui parût devoir convenir à une femme supérieure comme elle.

Elle se le redisait encore, tout en lissant ses lourds bandeaux et poudrant sa pâleur, agacée que Michelle, qui ne dormait pas, pût lui voir faire ses embellissements...

La jeune fille, pourtant, ne s'occupait pas d'elle; le regard perdu vers la campagne, elle regardait s'éclaircir peu à peu, d'une lumière plus vive, les aspects changeants de la route, les plaines tout humides des averses de la nuit qui faisaient l'herbe d'un beau vert velouté, pailleté de gouttelettes; les villages endormis parmi les bouquets d'arbres, et sur les routes détrempées quelques travailleurs matineux qui en suivaient la ligne fuyante. Par instants, dans la déchirure des nuées grises, une lueur chaude du soleil levant flamboyait avec l'éclat d'une gloire...

L'heure avançait. Michelle regarda sa montre. Vingt minutes encore et le train atteignait Granville. Elle se tourna alors vers sa cousine qui remettait avec art son chapeau :

— Sylvanie, il me semble qu'il faudrait réveiller votre mère. Nous approchons de Granville.

— Eh bien, il n'y a qu'à crier pour les avertir. Maman ! Nous arrivons... Georges ! Lucile ! vous avez assez dormi !

Encore qu'elle eût parlé très haut, les interpellés ne bronchèrent pas. M<sup>me</sup> Gosseline continua à sommeiller, le nez penché sur sa robuste poitrine; Lucile, recroquevillée à ses côtés; Georges, la bouche ouverte avec un air profond de béatitude. Ce résultat négatif eut aussitôt pour effet d'impatisser la Muse qui, vigoureusement, empoigna Georges et le secoua à l'avenant, tout en lui criant à l'oreille :

— Nous arrivons !

Georges se dressa, effaré :

— Qui ?... Quoi ?... Le navire !... Jersey !

Et ses yeux écarquillés firent en une seconde le tour du wagon en s'arrêtant sur la Muse qui, soli-

dement, continuait à le secouer, craignant qu'il ne se rendormît. Alors, furieux, il la repoussa :

— Es-tu stupide de me réveiller !

Et il se dégagea si rudement que la Muse alla tomber assise sur les genoux de sa mère qui, à son tour, se souleva effarée :

— Qu'y a-t-il ? Nous déraillons ? Ah ! mes pauvres enfants !

— Non, tante, fit Michelle, nous sommes seulement tout près de Granville. Il faut rassembler nos bagages et nous préparer à descendre.

— Bien, bien, ma chère... Mais c'est dommage, je dormais presque aussi bien que dans mon lit... Je faisais un rêve étonnant... Je voyais...

Mais personne ne sut jamais ce qu'avait vu la tante Hermine, car Michelle dut l'arrêter, les moments étant comptés. Et vraiment, toute coquetterie à part, il était urgent que M<sup>me</sup> Gosseline et Lucile n'eussent pas, à ce point, l'aspect de « beautés surprises qu'on arrache au sommeil... » Tout juste, elles venaient, tant bien que mal, de remettre leurs chapeaux quand le train entra en gare.

— Granville ! Granville ! Tout le monde descend !

Georges, aussitôt, se précipita vers la portière, bousculant la coiffure de la Muse qui grogna, et il sauta sur le quai.

Les portières s'ouvraient, laissant échapper, de la profondeur des wagons, les voyageurs fatigués, qui frissonnaient un peu sous le souffle humide du matin.

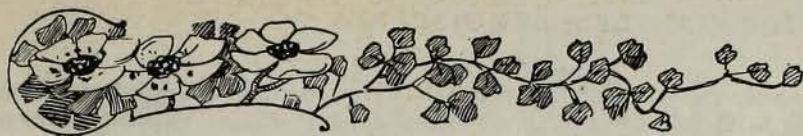
La tante Hermine fut une des dernières descendues, tant elle s'était affairée dans le rassemblement de ses multiples colis qu'elle ne prétendait point lâcher... Ce fut bien autre chose quand il lui fallut réunir ses malles et les faire charger sur l'omnibus qui devait les transporter, ainsi que leurs propriétaires, jusqu'au bateau de Jersey. Et elle était si drôle ainsi, toujours empêtrée de ses bagages, son chapeau à la diable sur ses cheveux ébouriffés, morigénant Georges qui avait laissé tomber les parapluies dans une flaque, que des voyageurs sourirent discrètement — et non discrètement.

Michelle avait bien vite jeté un coup d'œil sur le quai, craignant d'apercevoir la haute silhouette de Dorient, l'éclat de ses yeux railleurs. Mais il n'y avait là personne qui lui ressemblât de près ou de loin, et elle eut un soupir de soulagement, car elle avait eu bien peur que, les voyant, il n'attribuât pas au simple hasard le départ de la famille Gosseline au jour même indiqué pour le sien.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)





## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : *L'Ile du Rêve*, à l'Opéra-Comique.  
— Concerts spirituels : Verdi à l'Opéra. — Grands et petits concerts. — Compositions nouvelles.



OMME nous l'avons dit lors de la première du *Spahi*, pourquoi nos éminents librettistes s'obstinent-ils à vouloir mettre en action les poétiques romans de Loti, où c'est précisément l'action qui manque. C'est bien lui qui a découvert *L'Ile du Rêve*, qui en a décrit les ravissantes et mystérieuses séductions. Mais ce sont MM. G. Hartmann et A. Alexandre, les habiles librettistes de

M. Reynaldo Hahn, jeune

compositeur vénézuélien, élève de Massenet, qui ont tiré du roman : *Le Mariage de Loti*, l'idylle polynésienne, en trois actes, dont ils ont fait *L'Ile du Rêve*. C'est une œuvre de pure imagination qui ne sort pas des nuages de la poésie. Pour la rendre possible, il eut fallu la condenser en un acte, et vraiment ces trois tableaux durent beaucoup plus que la vie d'une fleur qui souvent, du matin au soir, naît, s'épanouit et parfume, se flétrit et meurt. C'est là pourtant toute la pièce de *L'Ile du Rêve* : une idylle d'amour qui dure ce que durent les roses !

La partition, privée de la qualité indispensable au théâtre : le mouvement, est une suite non interrompue d'épisodes où tout s'enchaîne, et non sans charme. Mais la grâce à jet continu, la poésie ambiante, où se meuvent les personnages pendant ces trois actes, amènent forcément la satiété.

Si l'on veut apprécier justement cet ouvrage, il faut penser d'abord à la grande jeunesse de l'auteur de la musique, puis à l'uniformité du sujet qui empêche la variété des moyens, des procédés, et engendre une douce monotonie. On doit remarquer les belles qualités du jeune compositeur dans son style, dans ses harmonies délicates, souvent élégantes, et dans son orchestre, habilement approprié à ce sujet, un peu mièvre sans doute, mais qui enveloppent l'auditeur dans une atmosphère de pénétrante poésie.

L'interprétation est excellente sous la distinguée direction de M. Messenger. M<sup>lle</sup> Guiraudon et M. Clément ont obtenu un vif succès, ainsi que M<sup>lle</sup> Marié de l'Isle et M<sup>me</sup> Bernaërt, très applaudies ; MM. Mondaud et Bertin ont su se faire un succès dans des rôles effacés. Les décors sont absolument ravissants.

La reprise du *Roi l'a dit*, qui occupait la première partie de la soirée, a été l'objet d'un très flatteur accueil pour Léo Delibes, le compositeur si regretté de *Coppélia* et de *La Source*, deux œuvres maîtresses. Dès la première représentation, en 1873, comme à la reprise de cet ouvrage, en 1886, on s'aperçut de certaines longueurs dans les deux derniers actes, et M. Ph. Gille, ami des auteurs, se chargea de condenser en deux actes la partition et le poème de *Le Roi l'a dit*. Il y a merveilleusement réussi, et l'art exquis de Delibes, sa belle écriture vocale et son orchestration étincelante d'esprit ont été chaudement acclamés. M. Fugère, absolument supérieur, est admirablement secondé par MM. Carbonne, Isnardon, Thomas ; M<sup>mes</sup> Tiphaine, Pierson et Laisné.

M. A. Carré a commandé un ouvrage en trois actes à M. Gabriel Pierné, le brillant compositeur de *L'An mil* et de *La Nuit de Noël*, très applaudis aux concerts Colonne et aux concerts de l'Opéra. De plus, l'éminent directeur a reçu, pour être monté prochainement, un opéra-comique de ce jeune compositeur : *La Coupe enchantée*, d'après la charmante comédie de Lafontaine. On sait que M. G. Pierné est déjà l'auteur du bel opéra : *Vendée !* dont nous avons raconté ici même les scènes tragiques et la haute valeur musicale. Il fut représenté à Lyon, l'an dernier, avec un immense succès pour les auteurs du poème, MM. Ch. Foley et A. Brisson, comme pour M. G. Pierné qui sut en traduire les beaux sentiments avec autant d'inspiration que de science.

L'événement le plus sensationnel de ce mois, à l'Opéra, ce sont les deux grandes solennités données par la société des concerts du Conservatoire, les jeudi et vendredi saints, où on entendit les trois œuvres religieuses nouvelles, écrites pour elle, par le maestro Verdi. *Le Stabat mater*, choral et orchestral, est écrit dans le beau style de la messe de *Requiem*. Au début, l'inspiration est énergique et douloureuse. Puis viennent des oppositions de force et de douceur d'une grande

expression. Alors les voix s'apaisent, contrastant avec les formidables ensembles de l'orchestre qui, vers la fin, montent en développant toutes leurs forces jusqu'au *Paradisi gloria*, pour s'effacer dans une couleur d'infinie et céleste poésie.

La *Prière*, qui forme une admirable opposition entre cette première œuvre et la troisième, est chantée en demi-teinte par quatre voix de femmes dont aucun accompagnement ne vient troubler la suave et mystique expression. On a bissé avec un élan enthousiaste M<sup>lles</sup> Ackté, Grandjean, Héglon et Delna, qui l'interprétèrent merveilleusement.

Le magistral *Te Deum* de Verdi pour double chœur et orchestre, mêle tour à tour des phrases liturgiques à l'éclat des voix et des instruments. Les femmes répondent comme dans un lointain mystérieux à leurs puissantes clameurs. Enfin, la parole divine éclate partout, tantôt vibrante et majestueuse, tantôt vague et indécise. En terminant, une voix seule dit le mot d'espérance sur lequel s'achève cette page grandiose. M. Taffanel, supérieur encore à lui-même, a dirigé cette belle exécution, où son orchestre s'est surpassé.

La Semaine sainte a fait naître une véritable explosion de concerts dits spirituels, que nous ne prenons pas pour tels. Les petits théâtres genre Bodinière et autres *musicaillants* ne se refusent pas des séances religieuses. Pour nous, qui n'aimons pas ce mélange du sacré au profane, nous signalerons avant tout la belle exécution du *Sabat*, de Rossini, en l'église Saint-Eustache, le vendredi saint, et à Saint-Gervais, les admirables chanteurs de la maîtrise, qui ont exécuté plusieurs œuvres très belles, parmi lesquelles le *Stabat*, de Palestrina.

Les concerts Colonne ont donné, il faut le reconnaître, des pages religieuses d'un haut intérêt, surtout à la séance du jeudi saint, au Nouveau-Théâtre.

Le vendredi saint, au cirque des Champs-Élysées, on a entendu le brillant ténor Van Dyck, dont le succès a été prodigieux.

L'œuvre d'orgue de César Franck, fondée par l'éminent organiste de Saint-Vincent-de-Paul, M. A. Mahaut, un des derniers élèves de C. Franck, vient de donner son premier concert en la salle des Fêtes du Trocadéro, avec le concours de M. Engel et des Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Bordes. On y a admiré les cinq *Offertoires* du maître et de fort belles pages de M. Mahaut, professeur à l'institution des Jeunes-

Aveugles. Nous reviendrons sur ces belles séances et sur le grand talent de leur fondateur, dans le louable but de répandre les œuvres les moins connues de ce génie si religieux.

Il nous reste à signaler les cinq remarquables séances d'audition données à la salle Pleyel, par M<sup>lle</sup> Hortense Parent, dans lesquelles elle fit entendre les élèves de ses élèves professeurs. C'est colossal ! si l'on songe que chaque programme comptait plus de cinquante élèves, ce qui fait deux cent cinquante, que se partageaient une vingtaine de professeurs sortis des écoles diverses de M<sup>lle</sup> Parent. Ajoutons que chacune des cinq séances était coupée par des chœurs chantés par les élèves des cours de solfège avec une précision remarquable, car toutes ces jeunes filles sont déjà d'excellentes musiciennes. C'est absolument merveilleux, et quel magnifique résultat de toute une vie de travail, de courage et de talent.

Le 7 mai aura lieu, salle des Agriculteurs de France, un concert donné par la Société chorale d'amateurs : *L'Euterge*, avec le concours de M<sup>lle</sup> Schaetzlé, MM. Salmon et Chevillard. Ce concert est donné au profit de l'Association Valentin Haüy, pour les aveugles indigents, dont une plume autorisée a développé, dans *Le Journal des Demoiselles*, le but charitable et la haute utilité. On y entendra, parmi des œuvres de haute valeur, le *Stabat mater*, de Pergolèse.

Le 3<sup>e</sup> volume de *La Musique à Paris* (1896-97) vient de paraître à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot. Les idées très personnelles de l'auteur. M. Gustave Robert, le critique de la *Revue illustrée*, se manifestent en plusieurs points de ces études sur les concerts. Il est certain qu'en particulier, un examen thématique de la symphonie de Franck et des aperçus très curieux sur la musicalité des Allemands à propos des concerts Nikisch, intéresseront au plus haut point tous les amateurs de musique. Ceux-ci seront encore reconnaissants à l'auteur d'avoir fait, sur tous les ouvrages de critique musicale parus pendant l'année, une étude sérieuse et approfondie. (Un vol. in-12, broché : 3 fr. 50).

Très grande nouveauté pour piano : *La Chanson de Guillot Martin*, de Clément Marot, transcrite par A. Périllhou. — Pour le chant : nouvelle mélodie de Reynaldo Hahn : *La Paix*, poème de Th. de Banville. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





## Causerie de Quinzaine



L n'y a rien pour vous donner des idées comme de tortiller son porte-plume en regardant à vingt pas devant soi dans le rêve, dans le vide. On ne voit d'abord rien, et c'est même très essentiel, car si l'on apercevait le portrait d'un ancêtre, qui vous fait des yeux terribles, ou la *Martyre chrétienne*, de Delacroix, portée par le flot qui la baigne de lumière et de gloire; ou encore les petits moineaux qui dansent, dans un rayon de soleil, de branches en branches, on serait perdu; les idées s'envoleraient comme eux.

Mais, dans le vide, dans ce point insaisissable et attirant qu'on fixe avec une puissance invincible, qui vous fait sortir de vous-même, vous isole avec un charme étrange et inéluctable, voilà qu'à votre insu des ombres se meuvent, des souvenirs se lèvent, des formes se reconstituent, prenant couleur et vie. Écrivez maintenant; cela ira tout seul.

D'autres prétendent qu'écarquiller les yeux et tortiller son porte-plume n'est pas le bon moyen, et qu'il est préférable de fermer les uns et de mordre l'autre; alors, au lieu d'ombres, il paraît qu'on voit des lumières, et dame, vous savez, la lumière est meilleure. Je crois que les deux procédés ont du bon, mais je ne recommande pas le second un lendemain de bal, il conduit alors infailliblement à un sommeil doux et réparateur qui n'avancerait pas le travail.

Parmi ces apparitions dues à la fixité du regard et à l'agitation machinale des doigts se présente aujourd'hui l'image d'une femme qui, seule, et malgré les innombrables désavantages de sa fai-

blesse de femme, a accompli un tour de force devant lequel bien des hommes reculeraient. C'est une voyageuse, Mme Massieu qui, l'autre semaine, à la Société de géographie, est venue raconter elle-même les péripéties tantôt plaisantes, tantôt émouvantes de son odyssée de l'Irrawaddi au Mékong supérieur. A l'intrépidité, l'exploratrice joint un esprit d'observation qui n'exclue pas une pointe de malice, et, en face de M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, il était assez plaisant de l'entendre vanter l'administration birmane qui ne compte que cent cinquante fonctionnaires pour gouverner un pays aussi grand que l'Indo-Chine. Qu'en a pensé notre gouvernant?

Le métier d'explorateur est très complexe et, Mme Isabelle Massieu, n'a négligé aucun détail. Ni les récits colorés, ni les remarques scientifiques, ni les photographies, ni la politique, ni la religion n'ont été oubliés; elle a su tout voir, tout comprendre, tout expliquer et, pour montrer qu'une Française, une Parisienne surtout, reste sous toutes les latitudes et dans toutes les circonstances une femme de goût; elle avait ausortir de ces pays primitifs où un sarrau et des sandales suffisent à l'élégance féminine, une toilette comme on n'en a qu'à Paris.

Le bon goût et l'esprit d'à-propos sont marchandises françaises, il y en a à revendre à tous les carrefours; le petit *gosse* pas plus haut que ça a déjà une langue redoutable et des inventions diaboliques; son grand frère, le pâle voyou, artiste en son genre, gouailleur au courant de tout, saisissant d'instinct le côté faible d'une situation ou d'une personnalité chansonne la victime, la baptise d'un nom qui passe à l'histoire, crayonne sa caricature, et a toujours le dernier mot.

Ceci à propos d'un joli quatrain qui m'est tombé sous les yeux et que j'attribue à un gavroche, faute d'en connaître le véritable auteur, mais qui ne saurait ne pas être un vrai Parisien.

Vous savez, pour l'avoir entendu raconter à ces messieurs de votre famille que M. Dubout a

fait une Frédégonde que M. Brunetière a laissé passablement malmener par sa *Revue des Deux-Mondes*. M. Dubout a voulu défendre son œuvre et M. Brunetière a refusé de publier cette défense, niant le droit de réponse à une critique littéraire. Discussions, échange de vues, procès. La cour a donné raison à M. Dubout qui, l'honneur sauf, a abandonné son droit, M. Brunetière a appelé en cassation, et pendant que tout cela s'envenimait, on murmurait autour des belligérants avec un sourire railleur :

Cet arrêt est sans défaut  
Frédégonde, reine altière,  
Ayant vaincu Brunehaut  
Devait vaincre Brunetière.

Et voilà comment, en France, tout se termine par des chansons.

Une aventure que l'on voudrait bien voir finir gaiement est celle des hardis aéronautes partis cet automne pour le pôle nord et dont on n'a plus de nouvelles depuis le lendemain de leur départ. Le nom d'Andrée, leur chef, est devenu populaire et une tendre pitié s'attache à ce nom et à celui de ses braves compagnons. Depuis le commencement de l'année, les plus tenaces en fait de confiance n'espéraient plus, lorsqu'une dépêche de Victoria nous apporte la nouvelle du séjour des aéronautes à Klondiki; on aurait même des lettres d'Andrée à Dawson-City. Espérons que c'est vrai et attendons pour nous réjouir tout à fait.

Nous sommes en pleine possession des beaux jours et, il faut avouer que nous les avons longtemps désirés pendant la période printanière. Maintenant, les fleurs débordent de tous côtés, les lilas balancent nonchalamment leurs panaches bleus ou nuancés au-dessus des roses magnifiques; les giroflées, les myosotis; tout cela est fleuri ou va fleurir. Cela donne envie de cueillir, d'assembler la riche moisson pour le plaisir de toucher à ces riantes couleurs, de respirer ces parfums si frais et si enivrants tout à la fois. Ne s'en rapporter qu'à soi pour orner ses appartements de bouquets ou de gerbes, car, à moins d'avoir affaire à un jardinier de tout premier ordre, et encore..... ces messieurs ont un goût détestable ou arriéré; ils entassent sans discerne-

ment, le bleu, le rouge, le jaune et le violet sans souci de l'élégance et de l'harmonie. Avec une de ces pyramides on en ferait deux on trois, rien qu'en desserrant ces malheureuses fleurs. La légèreté est essentielle pour que les fleurs gardent leur grâce. Voyez si, sur la plante, elles sont pressées, serrées comme des prisonnières.

Dans la pratique, il faut commencer par faire son bouquet en feuillage, puis, lorsqu'il a la forme voulue, on pique les fleurs à son gré, comme cela on est sûr qu'elles resteront où on les place. Avoir soin également de poser le vase qu'on garnit à la hauteur qu'il aura dans la pièce qu'il est destiné à orner, car, suivant cette hauteur, il faudra faire sa gerbe haute, ou plate, ou ronde, ou en espalier. Voici la Fête-Dieu qui vous donnera l'occasion charmante de déployer vos talents de fleuristes, mesdemoiselles. Ce plaisir de faire des reposoirs est inconnu aux Parisiennes, mais combien il occupe la jeunesse en province et à la campagne surtout. C'est une grosse affaire où, il faut l'avouer, tous les sentiments mis en jeu ne viennent pas du ciel et n'y retournent pas. Que de rivalités, que de chagrins jaloux. Les dames X. ont cette année une croix toute en roses blanches, les demoiselles Y assurent qu'il y en a la moitié en papier, mais n'importe, la croix fait un effet superbe et on cherche comment l'éclipser. Une coupole en roses du Bengale triomphe et les dames X. en sont très mortifiées. Une autre année apporte d'autres ennuis, les rosiers sont défloris. Alors, on se rejette sur la mousse, sur les bouquets des champs, sur les épis verts, sur les jonchées de marguerites. J'en ai vu un bien joli tout en feuillage de chêne nuancé de jeunes pousses rougeâtres avec des fleurs d'arbustes blanches. J'en ai vu un bien laid dont l'élément principal était une couverture au crochet sur transparent rouge; le bon Dieu pouvait se croire dans une opulente loge de concierge. Qui sait, peut-être s'est-il reposé avec plus d'amour sur cet affreux travail que sur les roses altières du voisinage, car en tout c'est l'intention qui le touche et, fort heureusement, l'intention n'est pas toujours de pair avec le succès.

C. DE LAMIRAUDIE.



## Pensées et Maximes

Si l'on savait comme il est facile et doux d'être bon, nul ne consentirait à rester méchant.

Marquise DE BLOCQUEVILLE.

---

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.